205
A51bam
v.43

9516

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarante-troisième année)

SOMMAIRE

Pour la fête du Saint Nom de Jésus. — Ce qu'il est pour nous et nos devoirs envers lui, 5.

Pour la fête de la Sainte Famille. — La famille : ce que Jésus-Christ l'a faite, ce qu'elle devient sans lui, 7.

Cours de prônes sur les Evangiles. — IX. *Epiphanie :* La manifestation de Jésus aux Mages, 9. — X. *1er Dim. après l'Epiphanie :* Leçons que nous donne la Sainte Famille, 11.

Pour la fête de S. Sébastien. — S. Sébastien, modèle de foi agissante et triomphante, 13.

Pour la fête de S. Vincent. — La vie vraiment chrétienne, 15.

POUR LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

CE QU'IL EST POUR NOUS ET NOS DEVOIRS ENVERS LUI

Vocabis nomen ejus Jesum.
Vous appellerez son nom Jésus.
(Matth., I, 21).

Mes frères,

La grande gloire de Dieu, c'est d'être libéral envers nous. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu prend aujourd'hui le nom de Jésus, nom qui lui est donné, non par la bouche des hommes, mais par l'instigation du ciel : « *Vocabis nomen ejus Jesum.* Vous appellerez son nom Jésus. » Que vous dirai-je de ce nom, de cet aimable nom, les délices du ciel et de la terre, notre unique consolation ?

M. f., parlons du nom de Jésus ; il n'y en a pas dont l'écho éveille dans l'âme un sentiment comparable. Voyons ce qu'il est pour nous et ce que nous devons être pour lui.

I. — *Ce qu'il est pour nous*

Le nom de Jésus est pour nous un nom plein d'amour. Et s'il n'est pas permis à nos faibles esprits d'entrer dans les profondeurs sacrées de l'intime affection de Jésus pour nous, néanmoins nous en pouvons reconnaître la perfection dans les témoignages extérieurs qu'il nous en a fournis. Car Jésus signifie Sauveur ; il exprime par conséquent ce qu'il est venu faire en ce monde : sauver les hommes, perdus par le péché d'Adam.

En vérité, il est notre véritable sauveur, notre vrai libérateur, le « Jésus » par excellence, puisqu'au prix de son sang il nous a délivrés de l'esclavage du démon, nous a arrachés à l'enfer, il a racheté pour nous l'héritage du ciel. Sur quoi S. Bernard dit avec juste raison : « Mon Jésus ne porte pas, à l'instar de ceux qui l'ont précédé, un nom irréel et vide. Ce n'est pas l'ombre d'un grand nom ; c'en est la vérité. » (Sermon sur la Circoncision).

O mon Jésus ! quand, prosterné devant le crucifix, j'adore votre sainte Passion, je crois entendre une voix qui me dit : « Regarde ! Regarde mon front couronné d'épines ! Regarde mon corps meurtri, déchiré par les verges ! Regarde mes mains et mes pieds percés de clous ! Regarde mon côté ouvert et mon cœur transpercé ! Regarde mon sang qui s'écoule jusqu'à la dernière goutte ! Regarde et vois combien je t'ai aimé ! C'est pour toi que je meurs dans le plus cruel des supplices et je meurs pour toi. »

Vous connaissez, m. f., cette scène de la *Légende des siècles,* où Victor Hugo représente Caïn, coupable du premier sang humain versé sur la terre, fuyant, « échevelé, livide, au milieu des tempêtes. » Poursuivi, torturé par le remords, il se fait, croyant l'étouffer, ensevelir tout vivant, mais « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn. »

Non moins poignante l'histoire de l'homme pécheur, avide de réconciliation avec un Dieu offensé. Sur les autels, il immole des victimes pour apporter au Créateur, avec l'hommage de ses adorations, l'attestation de son repentir... Mais les sacrifices demeurent impuissants à rétablir entre le ciel et la terre les liens brisés, et les efforts de l'homme, ce pauvre « dieu tombé qui se souvient des cieux, » ne pouvaient le replacer sur le plan surnaturel d'où, au paradis terrestre, l'avait précipité le péché. Et voici que, pour concilier les intérêts de Dieu et les intérêts de l'homme, affranchir l'humanité de l'empire du mal, Jésus se présente : « Père, les holocaustes ne vous ont point honoré, les hosties expiatoires ne vous ont point apaisé. Me voici pour contenter tous vos désirs. »

L'amoureuse substitution est acceptée et le Christ se livre : « *Tradidit semeptipsum.* » Voyez-le, petit enfant, dans l'étable de Bethléem, couché sur la paille. Pourquoi ce luxe de pauvreté ? Demandez-le aux anges qui chantent sur son berceau ; ils vous diront : « *Propter vestram salutem.* Pour vous sauver. »

Voyez-le, à l'âge de 18 ou 20 ans, aidant S. Joseph dans son métier de charpentier. Pourquoi cette vie d'humble ouvrier ? Demandez-le à l'ange qui le suit : il vous dira : « *Propter vestram salutem.* Pour vous sauver. »

Voyez-le, au Calvaire, dans les affres de l'agonie. Pourquoi cette immolation jusqu'au don suprême, le don de sa vie ? Demandez-le aux anges qui pleurent au pied de la Croix : ils vous diront : « *Propter vestram salutem.* Pour vous sauver. »

Pourtant cela n'a pas suffi ; cela ne pouvait pas lui suffire, tellement Jésus connaissait l'avenir. Pendant qu'il souffrait sur la croix, dans un regard à perte de vue, il contemplait la masse des hommes indifférents à sa mort, insouciants de leur salut, s'abandonnant au péché. Il comprenait qu'il lui fallait non seulement effacer le péché lui même, mais encore s'opposer à ses funestes effets dans les âmes. Aussi offrait-il sa Passion à son Père en vue de cette œuvre libératoire.

Lorsque le péché est effacé dans les âmes par la grâce du saint baptême, il y laisse encore des attraits qui nous tentent ; et, dans la plus grande vigueur de la résistance, si nous vivons sans péché, nous ne vivons pas sans périls. Aussi, pour justifier totalement son titre de sauveur, Jésus ôte le péché des âmes. Il le fait en nous le pardonnant lorsque nous y sommes tombés, en nous aidant à n'y tomber plus et en nous conduisant à la vie bienheureuse, où nous ne pouvons plus y tomber jamais : « *Tollit autem, et dimittendo quæ facta sunt, et adjuvando ne fiant, et perducendo ad vitam ubi fieri omnino non possint.* » (S. Augustin, *Op. imperf. cont. Jul.*, lib. II, n° 84).

Semblable à ce samaritain dont nous parle l'Evangile, le Christ, par l'institution des sacrements, en particulier de la Pénitence et de l'Eucharistie, s'incline vers nous avec la plus tendre compassion, touche de sa main bienfaisante, pour les guérir, les blessures de notre âme, nous donne la sécurité du lendemain par ses affectueuses promesses, la sécurité surtout de cet inquiétant lendemain de la vie, dont les mystérieuses perspectives seraient pour nous effrayer, sans sa paternelle prévoyance.

Oui, chrétiens, quand je prononce le nom de Jésus, je me figure un homme au cœur débordant d'amour, un Dieu, la Bonté même, descendu du ciel pour nous en montrer le chemin, pour nous y conduire, pour nous sauver, « descendant à notre humanité, s'écrie S. Augustin, pour nous faire monter jusqu'à sa divinité. » Oui, chrétiens, tenez-vous pour sauvés, puisque vous avez un Sauveur si compatissant qui ne se refuse à personne, dont le nom est un parfum répandu » (Cant., I, 2) et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à dire sur tous les hommes, qui ouvre ses bras à tous, présente à tous ses plaies, à tous ses grâces.

II. — *Ce que nous devons être pour lui*

Dès lors, à l'égard de ce nom qui pour nous tous et pour chacun de nous manifeste tant de choses, nous devons être pénétrés de respect et de confiance.

Le nom de Jésus, tout d'abord, commande notre respect. Car à ce nom sacré tout genou fléchit, toute grandeur s'humilie (Philip., II, 10), les démons frémissent et l'enfer tremble (Marc, XVI, 17), le Père céleste s'incline et nous ouvre ses mains miséricordieuses et généreuses ; à ce nom sacré se sont faits les plus authentiques et les plus éclatants miracles, les sacrements opèrent leurs fruits de salut, les chrétiens se réjouissent de ce que la divine Providence se soit plu à les placer dans des circonstances difficiles afin de leur donner occasion de foncer sur les obstacles et d'en triompher, les saints ont trouvé un honneur et un bonheur d'endurer les plus sanglants affronts ; bref, à ce nom sacré tous fixent l'espérance de leur salut : « et il n'y a de salut en aucun autre, car nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes par lequel nous devions être sauvés. » (Act., IV, 12).

Néanmoins qui le croirait ? On ose blasphémer ce nom incomparable. Or le blasphémateur ne méprise pas seulement le nom de Jésus, mais Jésus lui-même. Ah ! chrétiens, si la vie vous écrase, si le ciel s'obscurcit sur votre tête, ne vous en prenez pas à Jésus. Ne lui reprochez pas vos inquiétudes et vos soucis.

Représentez-vous les centaines de lignes de téléphone qui sillonnent notre territoire, dans quel inextricable désordre elles courent sur les toits ! Cependant, n'est-il pas vrai ? chacun peut avoir la communication. Chacune de ces lignes arrive à un point central. Comment cela ? les hommes ne le voient pas, mais ils le savent. De même, je ne vois pas, mais je sais et je crois que les événements de chaque vie humaine, aussi bien que les échos de ce vaste univers, aboutissent dans la main paternelle de ce Dieu Jésus. Non, n'insultez pas Jésus, l'outrage proféré contre Jésus est un cri de l'enfer, et toute malédiction que vous lancez contre lui est une étincelle de l'enfer. Oh ! n'outragez jamais le nom de Jésus.

Nous avons en estime les noms des hommes et il y a des noms, ceux de nos parents, de nos bienfaiteurs, de nos amis, qui font battre notre cœur beaucoup plus vite dès qu'on les prononce. Avec combien plus de respect devons nous prononcer le nom de Jésus, de ce Jésus qui est notre premier bienfaiteur, notre ami le plus fidèle ! Il n'est pas d'enfant qui ne puisse supporter d'entendre profaner le nom de sa mère. Aucun soldat ne supporte que l'on méprise devant lui son chef qu'il estime. Et il y aurait des chrétiens qui se permettraient tranquillement de prononcer avec mépris le nom de Jésus, qui toléreraient qu'on l'invective !...

Que votre nom soit sanctifié, ô mon Sauveur,

que votre nom soit loué dès maintenant et dans tous les siècles !

Ce nom de Jésus, m. f., commande encore notre confiance.

Considérez l'apôtre S. Paul : il n'est presque pas de page de ses écrits qui ne soit marquée de ce nom auguste : ce qui fait dire à S. Thomas d'Aquin qu'il portait le nom de Jésus dans son cœur en pensant continuellement à lui, sur son front en s'en glorifiant, dans sa bouche parce qu'il en parlait toujours, dans ses mains parce qu'il faisait toutes ses actions au nom de Jésus, à sa plume parce qu'il ne se lassait jamais de l'écrire.

Considérez les martyrs de la primitive Eglise ; ils mouraient avec ce nom sur leurs lèvres et c'est de la même manière que nos frères catholiques du Mexique en criant : « Vive le Christ, notre Roi ! » sont tombés sous les salves des persécuteurs. Considérez, dans les paroisses, les vrais chrétiens. Avec ce nom de Jésus sur les lèvres, ils brisent les passions qui essaient de bouleverser leur cœur, surmontent les mille difficultés dont le démon hérisse la route de leur salut, branchent directement leur âme sur le courant divin et reçoivent les grâces qui reposent, tonifient, activent leur vie surnaturelle.

Et vous, m. f., agissez-vous de la sorte ? Mettez votre pleine confiance en ce nom béni. Invoquez-le fréquemment. « Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, nous déclare le Sauveur lui-même, il vous l'accordera » (Jo., XVI, 23). A la vérité, le nom de Jésus est un trésor inépuisable : « Si vous craignez la mort, il est la vie ; si vous tendez au ciel, il est la voie ; êtes-vous dans l'ardeur de la fièvre ? il est la santé ; avez-vous besoin de nourriture ? il est l'aliment ; êtes-vous accablé de travail ? il est le repos ; combattez vous ? il est la couronne » (S. Ambroise, *Lib. de Virg.)*. « Oh ! que nous serons heureux, s'écrie à son tour S. François de Sales, si... pendant notre vie nous prononçons souvent et amoureusement ce nom de Jésus ; car il sera comme le mot de guet qui fera que nous aurons l'entrée libre dans le ciel, parce que le nom de Jésus est le nom de notre Rédemption. Nous devons donc avoir un grand soin de bien prononcer ce nom sacré pendant notre vie, puisqu'il a été donné du Père éternel à son Fils, afin qu'il nous sauvât tous ! Oh ! que ce nom est doux et suave ! C'est un baume divin propre à guérir toutes les plaies de notre âme... C'est ce très saint nom qui réjouit les anges, sauve les hommes et fait trembler les démons. Il nous le faut donc bien graver dans nos cœurs et dans nos esprits, afin que, le prononçant fréquemment, le bénissant et honorant en cette vie, nous soyons dignes de chanter éternellement dans le ciel : Vive Jésus ! » *(Serm. pour la Circoncision)*.

Mettez votre pleine confiance en ce nom béni. Rayonnez-le dans votre famille ; pères et mères, parlez de ce nom à vos enfants. Quelle joie pour Jésus de voir pour ainsi dire ces âmes baptisées s'ouvrir sans effort au son de son nom, de respirer le parfum de ces fleurs candides à peine écloses au souffle du ciel ! Quelle joie pour Jésus de se pencher vers l'âme généreuse et ardente de l'enfant adolescent pour en guider les aspirations, assister à la prise de possession de cette intelligence par la foi et à la transformation de ce jeune cœur par l'aliment eucharistique !

Rayonnez-le, ce nom, dans votre milieu, dans votre paroisse. Quand le prochain vous allègue ses inquiétudes, ses angoisses, parlez-lui de ce nom de Jésus d'où jaillit la lumière ; quand il vous montre son âme blessée aux luttes de la vie, son cœur déchiré sous la dent de la souffrance, parlez-lui de ce nom de Jésus qui souffle l'espoir à l'âme la plus abattue, car Jésus est le seul ami qu'on ne voit pas mourir.

* *

Un mot pour terminer. Un malade, atteint d'un cancer à la langue, allait subir l'ablation de cet organe. A la table d'opération le chirurgien, avant de l'endormir, lui dit : « Mon bon ami, je dois vous avertir que vous ne pourrez plus rien dire désormais. Voulez-vous dire un mot pour la dernière fois ? » Un silence. — Le malheureux paraît songer à ce qu'il va dire. Sera-ce une dernière recommandation à ses enfants, un dernier mot d'affection à son épouse ?... Le malade se décide à parler et voilà ses dernières paroles : « Loué soit Jésus-Christ ! »

M. f., nos jours d'ici-bas sont des jours où les vertus sont sans relâche aux prises avec les vices, où il faut gagner par nos sueurs et notre travail le pain de la vie éternelle. Viendra le temps de poser les armes et de recevoir les couronnes, de se refaire du combat et de jouir de la victoire, et de goûter le repos : *A modo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis* (Apoc., XIV, 13).

Puissent alors ces mots « Loué soit Jésus-Christ » être les derniers que nous prononcerons. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE FAMILLE

LA FAMILLE : CE QUE JÉSUS-CHRIST L'A FAITE, CE QU'ELLE DEVIENT SANS LUI

Mes frères,

Il est impossible à un esprit attentif de ne pas se sentir préoccupé par le problème de l'avenir. Où va la société ? Or, quand on la regarde marcher vers ce sombre inconnu, on la voit saignant d'une plaie alarmante : la famille est atteinte, elle se désagrège, elle qui est l'œuvre de Dieu, l'institution fondamentale et, comme on l'appelle si justement, la cellule de la société, avec les trois éléments qui la composent et qui sont si harmonieusement unis : le père, la mère et l'enfant.

Constatons ce que Jésus-Christ a fait de la famille et ce qu'elle devient en dehors de lui.

I

Pour nous bien rendre compte de ce que la famille doit à Jésus-Christ, il faut nous rappeler dans quelles conditions elle se trouvait lorsqu'il est venu pour restaurer toutes choses en lui. La hauteur où il l'a fait remonter se mesure à l'abîme dans lequel le paganisme l'avait précipitée. Des mystères d'opprobre la déshonoraient alors et la déshonorent encore partout où l'Eglise n'a pas pénétré. Le cadre de cet entretien ne me permet pas de m'étendre sur ce sujet. Il suffira de le résumer en ces trois mots : c'étaient partout le despotisme du père, la servitude de la mère, la dégradation de l'enfant.

1. Qu'a fait Jésus-Christ pour opérer la transformation de la famille ? A-t-il formulé d'une manière explicite la déchéance de la tyrannie paternelle, la réhabilitation de la femme, les droits de l'enfant ? Non, point de déclamations grandiloquentes, de tirades pompeuses, de mots à effets, de phrases sonores, à la manière des réformateurs humanitaires ; tous artifices qui dissimulent le vide de la pensée et tiennent lieu d'action. Ici, comme partout ailleurs, il a agi en Dieu, c'est-à-dire non pas à la surface, mais sur la substance des choses ; il a fait pour la famille ce qu'il avait fait pour l'homme. Voulant relever l'homme, il s'était mis lui-même dans l'homme en s'unissant sa nature, en lui communiquant sa nature ; pour relever la famille, il est entré en elle, en se faisant son principe vital perpétué par le ministère de l'Eglise.

Vous savez par quels mystérieux canaux l'Eglise fait dériver dans la famille la vie de Jésus-Christ. Ce sont les sacrements qui prennent l'homme à son entrée dans l'existence et le suivent jusqu'à la tombe, afin d'en sanctifier les phases les plus marquantes. Ici, au nœud substantiel de la famille, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de mettre un contrat humain, un échange de consentements, il a mis le mariage chrétien. Or celui-ci ne fait pas que lier l'un à l autre deux êtres humains, il les unit tous deux à Jésus-Christ par le moyen de la grâce sacramentelle, qui n'est autre qu'une communication de la vie divine, laquelle apporte les secours et la force relatifs aux devoirs imposés aux époux. Et c'est l'Eglise qui fait dériver en chacune des familles soumises à son autorité la vie de Jésus-Christ.

2. Non content de se faire la source de vie qui régénère la famille, le Sauveur a voulu être le modèle, le type sur lequel elle se forme et s'élève à Dieu. N'est-il pas pour le père le modèle de l'autorité douce et ferme, pour la mère le modèle de la bonté et du dévouement, pour l'enfant le modèle du respect et de la soumission ? Aussi bien, dans les familles qui s'honorent de porter sa ressemblance, son image adorée préside-t-elle à tous les actes de la société domestique et en anime-t-elle tous les rapports.

3. Source de vie, modèle de la famille, Jésus-Christ est encore et par-dessus tout la force qui la défend, la puissance qui la protège. Son amour en retient les membres dans la cohésion, il la préserve de toutes les causes de séparation, de rupture et de dissolution. Sans doute, il y a dans l'ordre naturel un amour que la Providence verse au cœur des pères, des mères, des enfants, et qui est pour tous ces éléments une sauvegarde. Mais à certaines heures les caractères se heurtent, les intérêts s'opposent, les mauvais instincts s'accusent, ou bien les sollicitations perverses du dehors se produisent, et à ces moments d'épreuve, le sentiment naturel ne suffit plus ou ne suffit plus longtemps pour écarter ces ferments de division, de désaffection et parfois même d'hostilité. Il ne faut rien moins qu'une force et un point d'appui supérieurs à la nature. L'amour de Jésus Christ est cette force. Il relie entre eux tous les constitutifs de la famille chrétienne dans une unité admirable.

Il est, en effet, d'abord la garantie de l'union des époux, en communiquant à leur mutuel amour un perpétuel rajeunissement. Ensuite il attache les époux aux enfants auxquels ils ont donné la vie et il leur fait trouver dans leur foyer un charme, un attrait mystérieux qui les y retiennent et leur ôtent toute idée de chercher ailleurs leur félicité. Ce même amour du Christ assure aussi l'attachement des enfants aux parents, leur fait éprouver le besoin de vivre entre leur père, leur mère, leurs frères et sœurs, et de mettre leur bonheur à les rendre heureux.

Un fait digne de remarque : les familles les plus nombreuses sont d'ordinaire celles où règne le plus l'union. Et si les berceaux y sont moins rares, c'est que la loi de Dieu y est mieux observée, c'est que l'amour du Christ en relie tous les cœurs.

Assistons maintenant au contre-coup sur la famille des atteintes portées à la religion.

II

Depuis la Révolution, mais plus encore depuis un demi-siècle, une guerre acharnée, dont l'inspiration revient à l'irréligion officielle, se livre à la famille. Doctrines, institutions légales, mœurs, tendances sociales, tout concourt à sa déchéance.

1. En toutes choses, les désastres commencent par des principes. Or les maximes modernes professent que le mariage est un contrat de même nature que les autres, que le mariage chrétien est une tyrannie, une institution surannée qui doit faire place à l'union libre, que chacun a le droit de vivre sa vie.

Ces sophismes sont la ruine de la famille.

Etablie par le mariage qui unit les époux sur les bases de l'affection, du dévouement, du support mutuel, la famille ne peut subsister que grâce à la solidité, à l'indissolubilité du contrat. Si on ne la fait reposer que sur un contrat rési-

liable à volonté ou même sur un simple essai à deux ; si, au lieu d'être fondée sur l'affection, elle ne l'est que sur l'intérêt, le calcul, les avantages physiques ou matériels, à l'exclusion des sympathies et des qualités morales, si le but n'en est plus que le plaisir des sens, comment résisterait-elle aux passions humaines ? Ces doctrines perverses ont donné leurs fruits de mort. L'égoïsme a remplacé le don de soi au sein de la société domestique, le nombre des crimes passionnels s'est accru, le trouble a secoué les foyers.

2. La législation a porté un premier coup à la famille par l'institution du mariage civil, dont la fin était de dépouiller le mariage de son caractère divin et dont l'effet a été d'enlever à la famille la cohésion que lui donnent les liens consacrés par Dieu lui-même.

Puis on a mis le divorce à côté du mariage. C'est une des grandes plaies de la France. Le divorce a marqué chez nous une véritable déchéance sociale. Il a multiplié le nombre des mariages purement nominaux, des maisons où règnent la souffrance, des hommes de proie, des femmes dévoyées, des enfants sans foyer : il a créé dans notre pays une atmosphère malsaine et impure, il a transformé l'égoïsme individuel en un égoïsme à deux, il supprime ces intérieurs que l'on nommait si bien des *foyers,* ou en fait des demeures mornes et vides, parce que l'enfant n'y a plus de place.

Pour achever la désorganisation de la famille, la législation tend de plus en plus à entraver la transmission des biens familiaux au profit de l'Etat et à s'arroger à lui seul le droit ou la mission d'élever les enfants.

3. Les mœurs publiques contribuent à l'ébranlement de l'édifice familial. La multiplicité des crimes passionnels, l'acquittement presque général de leurs auteurs, la fréquence des unions libres et des divorces ont ouvert la porte aux pires désordres et à l'indulgence des biens pensants. On en est venu, même parmi ceux-ci, à excuser ces faux ménages. Les justes scrupules d'autrefois sont levés, et il est presque admis que l'on puisse vivre à deux en dehors des lois divines.

La littérature et la presse, le théâtre, le roman et le cinéma, la tribune et l'atelier ont apporté, par l'apologie du crime qu'on y trouve, leur puissant concours à ce travail de démoralisation. Qu'y voit-on ? qu'y entend-on ?

L'épouse qui se respecte et se fait respecter y est représentée insignifiante, sinon antipathique, et tournée en ridicule, tandis que l'on pare de tous les charmes l'intrigante, la séductrice. L'époux fidèle, le père couronné de loyauté et d'honneur, y est l'objet du mépris, en opposition avec l'exaltation du traître, du lâche, du corrupteur.

Comment cet enseignement journalier, qu'aucune censure d'ailleurs ne réprime, par le livre, par l'image, par la scène, n'exercerait il pas son influence délétère sur les idées et sur la morale publique ? Est il pour les époux un appel plus perfide à l'infidélité ? Est-il pour la jeunesse une école plus perverse à l'heure de fonder un foyer ?

4. J'ai dit enfin que les conditions sociales actuelles sont une des causes de la dégénérescence familiale.

Ne parlons pas de l'instabilité de la richesse, des périls de la fortune improvisée par les hasards de la spéculation, par les gains illicites, par la fraude, par l'audace des entreprises ; au bout de quoi il y a souvent des secousses soudaines qui font tomber certaines familles de l'opulence dans la misère. Mentionnons les déplacements matériels, les voyages, les villégiatures, la mode, les réunions mondaines qui désaxent les foyers en créant le besoin de vivre en dehors de chez soi.

Jeunes gens et jeunes filles s'ennuient auprès des parents, qui, eux aussi, ne se plaisent plus l'un auprès de l'autre ; la vie commune ne leur suffit plus. Le cœur n'est plus là. On n'aime plus assez toutes les joies, toutes les belles fêtes de la famille. A leur place, on aime le spectacle, le bal, le club, le sport, le jeu, les courses. Ou bien ce sont les nécessités de la vie qui ont obligé le père, la mère, les grands enfants à chercher du travail chacun de son côté, et ne permettent de se retrouver qu'à une heure tardive du soir. Ajoutez enfin les exigences de l'éducation actuelle, qui amoindrissent et annulent à peu près l'action des parents sur leurs enfants, en séparant ceux-ci avant l'heure de la vie du foyer et en les accoutumant trop tôt à se passer de leur affection et de leurs soins.

Telle est, résultant de la diminution de la vie chrétienne et de l'absence du Christ au sein de notre société, l'état actuel de la famille. Ne justifie-t-il pas le cri d'alarme que des publicistes, que des moralistes, que les chefs de l'Eglise, que les orateurs sacrés font si souvent retentir ?

Ou bien il sera un remède à ce mal si profond et si grave, ou bien nous assisterons, dans un avenir peut-être prochain, à l'effondrement total de la société, car on ne chasse pas Dieu impunément des lois, des institutions et des mœurs.

• •

Vous, m. f., regardez comme un de vos devoirs les plus impérieux de vous faire les restaurateurs de notre malheureuse société en restaurant dans toute sa pureté, dans toute sa grandeur, dans toute sa beauté chacun de vos foyers, et à cette fin, en y restaurant avec tous ses droits et avec toute sa divine action l'amour du Christ Jésus. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

IX

Epiphanie

LA MANIFESTATION DE JÉSUS AUX MAGES

Mes frères,

Jésus est venu sauver tous les hommes ; aussi, dès sa naissance, veut-il que tous soient informés

de sa venue, afin que tous puissent bénéficier de la Rédemption qu'il vient accomplir.

Les Evangiles de Noël nous l'ont montré se manifestant aux Juifs en la personne des bergers ; celui d'aujourd'hui va nous le montrer se révélant, en la personne des Mages, aux Gentils, c'est-à-dire à toutes les nations du monde.

I

Les Mages, que la tradition populaire honore du titre de rois, étaient de hauts personnages et en même temps des savants d'Orient s'adonnant à l'étude des astres. Par la Révélation primitive, qui s'était transmise de génération en génération, même chez les peuples oublieux du vrai Dieu, ils savaient qu'un Rédempteur devait un jour naître en Judée et sauver l'humanité. Par la prophétie de Balaam, dont ils avaient sans doute eu connaissance par les Juifs emmenés captifs dans leur pays, ils savaient d'autre part qu'une étoile miraculeuse paraîtrait à la naissance de ce Rédempteur. Aussi étaient-ils attentifs pour remarquer, parmi les mille constellations du firmament, cette étoile dès qu'elle se montrerait.

Ce jour vint enfin. Au moment même où des anges descendus du ciel annonçaient aux bergers la naissance de l'Enfant-Dieu dans une étable, une étoile, inconnue jusqu'alors, paraissait dans le ciel d'Orient aux yeux émerveillés des Mages. Eclairés certainement par une grâce intérieure, ceux-ci comprirent tout de suite que cet astre était l'étoile annoncée et attendue depuis si longtemps comme devant signaler la naissance du Sauveur. Sans hésiter, ils prirent leurs dispositions pour aller adorer ce Sauveur et avoir part au salut qu'il apportait au monde. Ils étaient au nombre de trois, si on en croit la tradition, et d'après celle-ci se nommaient Gaspar, Melchior et Baltasar.

C'était un grand voyage qu'ils entreprenaient. Il leur fallait quitter pour longtemps leur pays, traverser des déserts, franchir des montagnes et des fleuves, endurer bien des fatigues et peut-être courir bien des dangers. N'importe ! Dociles à la grâce qui parle en eux, ils prennent, pour les offrir à l'Enfant-Dieu qu'ils vont adorer, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et se mettent en route.

Quel bel exemple de courage et de générosité ils nous donnent ! Nous avons moins de chemin qu'eux à faire pour aller à Jésus, moins de sacrifices à consentir, moins de dangers à affronter pour venir le visiter à l'église, le recevoir dans la sainte communion, accomplir les différents préceptes qu'il nous impose, répondre aux saintes inspirations qu'il nous suggère. Nous avons moins de courage à déployer pour suivre les directions de ceux qui ont mission de nous guider dans le chemin du ciel, comme les Mages l'étaient par l'étoile dans leur route vers Bethléem. Imitons leur générosité et prions-les aujourd'hui de nous l'obtenir de Dieu.

II

Après avoir longtemps voyagé, car on pense qu'ils n'atteignirent la Palestine que plusieurs mois après la naissance de Jésus, ils arrivèrent enfin aux portes de Jérusalem. Ne doutant pas un seul instant que le nouveau roi qu'ils venaient adorer ne soit né dans le palais d'Hérode, ils vinrent trouver celui-ci et lui demander : « Où est celui qui est né roi des Juifs ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » Ce qu'entendant, dit l'Evangile, le roi Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui.

Qu'Hérode ait été troublé en entendant la question des Mages, cela se comprend : il redoute dans le nouveau roi que viennent adorer ces princes étrangers, un rival qui un jour le supplantera, lui et ses enfants. Par contre, le trouble des habitants de Jérusalem aurait dû être causé par la joie. Il y avait si longtemps qu'eux et leurs pères attendaient le Messie, que sa naissance eût dû être pour tout le peuple juif, selon la parole de l'ange, le sujet d'une grande allégresse. Mais non, pas plus que celui des bergers, le récit des Mages ne tire les Juifs de leur indifférence, et après les premiers moments d'émotion causée par l'arrivée de ces mystérieux personnages, l'étrangeté de leur costume et de leur suite, ils se livrent à nouveau à leurs occupations, sans se soucier du Messie qui est né tout près d'eux.

Il est quelqu'un cependant qui ne partage pas cette indifférence : c'est Hérode. Sans tarder, il s'informe auprès des savants de l'endroit où doit naître le Messie. Ceux-ci, pour lui répondre, n'ont qu'à ouvrir la Bible et à lui lire la prophétie de Michée où il est dit que c'est à Bethléem, de la tribu de Juda, que doit naître celui qu'attend Israël. En transmettant cette réponse aux Mages, Hérode leur demande la date exacte où l'étoile leur est apparue, afin sans doute de connaître avec précision l'âge de l'enfant qu'il redoute et dont il médite la perte. Même, afin de le frapper plus sûrement, il leur dit en les congédiant : « Allez, informez-vous avec soin de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que moi-même j'aille aussi l'adorer. »

Combien différents sont les sentiments des divers personnages dont parle notre Evangile ! Nous y voyons les Mages que la foi conduit, pleins de confiance et d'amour, aux pieds de Jésus ; Hérode qui, au contraire, le hait et ne désire l'aller trouver que pour le tuer ; les Juifs, enfin, qui n'ont pour le divin Enfant qui vient de naître ni haine ni amour, mais une indifférence inexcusable. Les hommes d'aujourd'hui sont, eux aussi, animés de l'un ou l'autre de ces trois sentiments. Comme ceux qui entouraient le berceau du Sauveur, ils se partagent en trois catégories : les amis de Notre-Seigneur, qui pratiquent fidèlement sa religion ; ses ennemis qui la combattent ; les indifférents, enfin, qui s'en désintéressent. Puissions-nous, m. f., être et rester toujours du nombre des premiers !

III

Tout heureux de savoir où trouver Jésus, les Mages prirent le chemin de Bethléem, peu éloigné, du reste, de Jérusalem. L'étoile, qui avait disparu à leur entrée dans la Ville sainte — puisqu'ils avaient là les prêtres juifs et les Saintes Ecritures pour les renseigner et les guider — leur réapparut et les précéda jusqu'à ce que, parvenue au lieu où était l'Enfant, elle s'arrêtât. Ce lieu ne devait plus être la grotte, la pauvre étable où Jésus était né. L'affluence occasionnée plusieurs mois auparavant par le recensement avait cessé et la Sainte Famille avait certainement trouvé, pour y loger, un lieu plus décent et plus confortable. C'est pourquoi l'Evangile donne le nom de « maison » au lieu où pénétrèrent les Mages. Ils y trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère. L'Evangile ne parle pas de S. Joseph ; obligé de gagner par son travail le pain de la Sainte Famille, peut-être était-il absent quand les Mages arrivèrent ; mais cette absence est de courte durée, puisque, peu après le départ des Mages, un ange apparaît à Joseph pour lui dire de fuir en Egypte.

Quoi qu'il en soit, heureux d'être enfin au terme de leur voyage, les dévots pèlerins et leur suite se prosternèrent devant l'Enfant-Dieu pour lui offrir leurs hommages et leurs adorations. Les langes qui l'enveloppent, la pauvreté qui l'entoure n'ébranlent pas leur foi, ne diminuent pas leur respect ; ils reconnaissent dans le bel Enfant que Marie tient sur ses genoux et qui leur sourit en leur ouvrant ses petits bras, le Fils de Dieu fait homme, et, comme gage de leur foi, ils lui offrent les présents qu'ils ont apportés à son intention : de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu et de la myrrhe comme à un homme mortel.

Combien de temps demeurèrent-ils à Bethléem ? L'Evangile ne le dit pas et la tradition non plus, pas aussi longtemps certainement que leur piété l'eût désiré. Mais leurs familles, leurs occupations, leurs intérêts temporels, tout les rappelait en leur pays. Force leur fut donc de songer au retour. Comme ils se disposaient à en prendre le chemin avec l'intention de repasser par Jérusalem, comme Hérode le leur avait demandé, un ange les avertit en songe des desseins criminels de ce roi et leur recommanda de retourner en leur pays par un autre chemin.

C'est ce qu'ils firent, au grand mécontentement du misérable qui les avait trompés et qui se trouvait être trompé à son tour. Vous savez comment il se vengea en envoyant ses soldats massacrer les petits enfants de Bethléem et des environs qui n'avaient pas plus de deux ans. Il ne réussit qu'à peupler le ciel de tous ces petits saints innocents ; Jésus, qu'il croyait englober dans le massacre, y échappa, emporté en Egypte par S. Joseph et par Marie.

De retour dans leur pays, les Mages se firent un bonheur de parler autour d'eux de l'Enfant de la crèche qu'ils avaient contemplé. Aussi celui-ci n'était pas un inconnu des habitants de ces régions quand, après la dispersion des apôtres, S. Thomas vint les évangéliser et leur dire comment avait vécu et était mort l'Enfant de Bethléem. Les Mages et leurs sujets, dit-on, furent les premiers à recevoir le baptême. Mieux que cela : S. Thomas imposa les mains aux trois pèlerins de jadis et en fit les premiers évêques de ces contrées. Gaspar, Melchior et Baltasar y continuèrent l'apostolat du saint apôtre et moururent si pleins de mérites que l'Eglise les compte au nombre de ses saints. Leurs reliques, successivement honorées en Orient, à Constantinople et à Milan, sont depuis six siècles conservées dans la belle cathédrale de Cologne, enfermées dans une châsse qui est une merveille d'art et de richesse.

Appelés comme eux par Dieu à l'admirable lumière de la foi, accomplissons-en les œuvres comme eux et comme eux, m. f., nous aurons part à l'éternelle récompense. Ainsi soit-il.

X

1er Dimanche après l'Epiphanie

LEÇONS QUE NOUS DONNE LA SAINTE FAMILLE

Mes frères,

Nous ne savons que peu de chose de la vie cachée du Sauveur. Son voyage à Jérusalem à l'âge de douze ans et sa prédication au milieu des docteurs, que nous raconte l'Evangile d'aujourd'hui, sont à peu près les seules circonstances de cette vie cachée dont le souvenir nous ait été conservé. Méditons-les et recueillons les leçons que nous y donne la Sainte Famille.

I

« Jésus ayant atteint l'âge de douze ans, y est il dit, ses parents montèrent à Jérusalem selon la coutume pour la Pâque. »

Quelle belle leçon donnent à tous les pères et mères Joseph et Marie ! La loi juive faisait une obligation à tous les fils d'Israël de se rendre chaque année à Jérusalem pour y célébrer les fêtes de Pâques ; elle n'y obligeait pas les femmes ; mais la Sainte Vierge n'a pas besoin d'y être obligée pour faire ce pieux pèlerinage, elle est heureuse de le faire en compagnie de S. Joseph, plus heureuse encore d'y emmener le Saint Enfant Jésus dès que ses petites jambes sont capables de faire les quatre jours de marche qui séparent Nazareth de Jérusalem.

Apprenez de Marie et de Joseph, pères et mères, à donner le bon exemple à vos enfants en vous acquittant fidèlement de vos devoirs de chrétiens. Montrez-leur le chemin de l'église, du confessionnal, de la sainte Table, et en votre compagnie vos enfants le prendront volontiers.

Apprenez de Marie, mères chrétiennes, à amener vos enfants à l'église dès qu'ils sont capables d'y venir, habituez-les à s'y tenir avec recueillement. Outre qu'ils sont heureux d'assister aux saints

offices, d'en contempler les cérémonies, d'en entendre les chants, leur présence réjouit dans son tabernacle le cœur de Notre Seigneur qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, » il les bénit et cette bénédiction s'étend certainement à vous qui les portez dans vos bras et les tenez sur vos genoux.

« Les jours de la fête étant passés, comme ils s'en retournaient, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem. » Cette fête de Pâques durait sept jours, tous remplis par les purifications, les offrandes, les instructions, les sacrifices et le chant des psaumes. Jésus s'était certainement acquitté de tous ces devoirs de religion avec la piété la plus édifiante, mais cela ne lui suffit pas. Les sept jours écoulés, il demeure à Jérusalem pour y continuer ses dévotions et y travailler à la gloire de Dieu son Père.

Comme sa conduite devrait nous faire rougir ! Ce n'est pas pendant sept jours consécutifs que Dieu nous demande de vaquer à son service. mais seulement un jour par semaine, le dimanche, et pendant une heure ou deux seulement, le temps d'assister aux offices. Or ces offices nous paraissent toujours trop longs. A notre gré, les cérémonies ne se déroulent jamais assez vite et les instructions ne sont jamais assez courtes. Ah ! comme il en serait autrement si, comme Notre-Seigneur, nous avions davantage à cœur la gloire de Dieu et le salut de notre âme !

II

Marie et Joseph ne s'inquiétèrent pas, tout d'abord, de l'absence de Jésus. Marie, qui faisait route avec les femmes, le croyait avec Joseph et Joseph, qui voyageait avec les hommes, le croyait avec sa mère. Ce n'est que le soir, quand les deux époux se réunirent pour prendre leur repas et leur repos, qu'ils s'aperçurent que le Saint Enfant n'était ni avec l'un ni avec l'autre. On devine leur inquiétude, leur désolation... Bien vite ils le cherchent parmi leurs parents, leurs amis, mais sans pouvoir l'y découvrir. Force leur fut de retourner à Jérusalem, où pendant trois jours ils le cherchent, hantés par la crainte qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Marie et Joseph, en cette circonstance, ne furent pas plus coupables en perdant de vue Jésus que ne le fut Jésus lui-même en se soustrayant à leur vigilance. Celui-ci n'agit ainsi, nous l'avons vu, que par amour pour Dieu et zèle pour sa gloire. Combien moins excusables sont les enfants qui échappent à la surveillance de leurs parents, non pas, hélas ! pour satisfaire leur dévotion et passer de plus longs instants à l'église, mais pour courir à tous les désordres, fréquenter de mauvaises compagnies, passer les jours et les nuits dans les lieux de plaisir et de perdition ! Combien coupables également les parents de ces enfants qui les laissent ainsi vagabonder et se désintéressent de leurs faits et gestes, moins soucieux de ces enfants que Dieu leur a confiés et qui leur en demandera compte, que des animaux de leur bassecour ou des bestiaux de leur étable ! Ces parents vont tranquillement prendre leur repos sans que leurs enfants soient rentrés et ne songent pas même à se demander où ils sont et avec qui... Marie et Joseph pleurent en cherchant Jésus et ne se consolent et ne s'accordent de repos que quand ils l'ont retrouvé. Plaise à Dieu qu'en punition de leur manque de vigilance tant de coupables parents n'aient point à pleurer, eux aussi, sur les désordres et le déshonneur de leurs enfants !

Au bout de trois jours, Marie et Joseph trouvèrent Jésus dans le Temple, au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Certes, Notre Seigneur, qui est la science infinie, n'avait rien à apprendre des docteurs, mais il n'en est pas de même de chacun de nous, et par sa manière de faire ce divin Maître veut nous apprendre comment nous devons nous comporter vis-à-vis de ceux qui ont mission de nous instruire.

Il faut les écouter d'abord. Chaque dimanche, le prêtre, dans ses prônes, vous rappelle la doctrine chrétienne, les vérités que vous devez croire, les préceptes que vous devez observer, les sacrements que vous devez recevoir et les dispositions avec lesquelles vous devez vous en approcher. De temps en temps, notre évêque dans ses lettres pastorales, le Souverain Pontife dans ses Encycliques, nous invitent à l'Action catholique, nous signalent des buts à atteindre, nous transmettent des mots d'ordre à suivre. Ecoutons-les attentivement.

A l'exemple de la T. S. Vierge, méditons ce que nous avons entendu, réfléchissons-y, et s'il est quelques points des instructions entendues que nous n'avons pas bien compris, comme Notre-Seigneur encore interrogeons ceux qui ont mission d'éclairer notre foi et de nous guider dans la pratique du bien et de la vertu.

III

Malgré la joie qu'elle éprouve en retrouvant Jésus, Marie ne peut s'empêcher de lui adresser ce doux reproche et cette tendre plainte : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Voilà trois jours que votre père et moi nous vous cherchions en pleurant. »

Ce père dont parle la Sainte Vierge, c'est S. Joseph, dont la douleur, causée à la fois par les larmes de Marie et la perte de Jésus, montre combien il avait véritablement pour celui-ci un cœur de père. En faisant allusion à cette douleur de S. Joseph en même temps qu'à la sienne, Marie montre combien leurs deux cœurs d'époux battaient à l'unisson, comment ils étaient mutuellement sensibles à leurs peines réciproques, comment ils les partageaient et s'efforçaient de se consoler l'un l'autre. Que les époux n'oublient pas qu'étant devenus un même cœur et une même chair par le mariage, ils doivent en faire autant, ressentir vivement les peines de leur conjoint et s'efforcer par leurs attentions et leurs soins de les adoucir et de les consoler.

Dans sa réponse, Notre-Seigneur donne une double leçon aux parents et aux enfants : « Ne saviez-vous pas, dit-il, qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » Dans ces paroles, le divin Maître nous apprend que son vrai père est Dieu et que, pour servir ce Père du ciel, il est prêt à tout quitter, même ses parents de la terre.

Pères et mères, concluez de ceci que vos enfants eux aussi appartiennent à Dieu avant de vous appartenir à vous-mêmes. Leur premier devoir est de servir Dieu. Si donc vous aviez le malheur de les en empêcher, si par impossible vous leur commandiez le mal, ils auraient le devoir de vous désobéir, car il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Vos enfants appartiennent à Dieu : si donc il vous fait à vous et à eux l'honneur de les appeler à son service, vous n'avez pas le droit de les lui refuser et de vous opposer à leur vocation. Vos enfants, de leur côté, doivent se souvenir de la même vérité ; ils doivent être prêts à briser les liens de la chair et du sang pour répondre à l'appel de Dieu s'il se fait entendre à eux. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, a dit Notre-Seigneur, celui-là n'est pas digne d'être mon disciple. »

Aussi bien, donner ses enfants à Dieu, ce n'est pas les perdre, c'est au contraire le sûr moyen de conserver toujours l'affection de leur cœur. « Jésus, dit l'Evangile, quitta Jérusalem et suivit Marie et Joseph à Nazareth et il leur était soumis. » Voilà ce qui arrivera, parents chrétiens, si vous avez soin de laisser toute latitude à vos jeunes gens et à vos jeunes filles pour s'acquitter de leurs devoirs religieux et s'adonner à la piété, si surtout vous avez soin de les y encourager par vos conseils et vos exemples.

Eux aussi grandiront en sagesse à mesure qu'ils grandiront en âge ; ils seront votre consolation par leur conduite soumise et respectueuse, ils seront pour vous un sujet de fierté par l'édification qu'ils donneront et qui leur gagnera l'estime et l'affection de tous, et si Dieu les appelle plus spécialement à son service dans le sanctuaire ou dans le cloître, ils seront l'honneur de votre famille et pour elle une source de grâces et de bénédictions. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. SÉBASTIEN

(20 janvier)

S. SÉBASTIEN, MODÈLE DE FOI AGISSANTE ET TRIOMPHANTE

Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei.
Comme le soleil resplendit, ainsi il brille dans l'église de Dieu (Eccli., L. 7).

Mes frères,

Nous fêtons S. Sébastien, martyr qui illustra au III^e siècle l'Eglise de Rome, semeur de bienfaits et de miracles, patron de votre paroisse.

Vous venez le remercier des grâces qu'il vous a obtenues : la reconnaissance pour une faveur reçue est le plus sûr moyen d'en obtenir de nouvelles. Et vous venez l'implorer : la vie de chacun n'est qu'un continuel besoin des secours du ciel.

C'est pourquoi, afin de grandir votre vénération et votre amour pour S. Sébastien, je me propose de vous parler de ce saint dont le crédit est si puissant auprès de Dieu.

Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei. Comme le soleil resplendit, ainsi il brille dans l'église de Dieu.

Je vous dirai que S. Sébastien a été dans sa vie militaire *un modèle de foi agissante ;* dans son martyre *un modèle de foi triomphante.*

I. — *Modèle de foi agissante*

Narbonne et Milan se disputent la gloire d'avoir vu naître Sébastien. Il reçut une éducation chrétienne et embrassa la carrière militaire vers 283. Son intelligence, sa loyauté, sa bravoure lui attirèrent l'estime de l'empereur Dioclétien, féroce persécuteur de l'Eglise. Certes, celui-ci ignorait que le centurion fût chrétien. Et Sébastien gardait ce secret, non par manque de courage, mais pour être en mesure de secourir ses frères emprisonnés pour la foi. Pas un jour ne se passait sans qu'il vînt visiter les captifs et les consoler.

Or voilà qu'au plus fort de la persécution une sentence de mort fut portée contre deux chevaliers romains, Marc et Marcellin, fils de Tranquillin et de Marcia. Ils avaient refusé de sacrifier aux idoles. Les parents des deux confesseurs, riches et influents personnages, obtinrent de Chromace, vicaire du préfet de Rome, un sursis de trente jours pour les faire revenir sur leur décision et la garde des condamnés fut confiée à Nicostrate greffier de la préfecture.

Déjà Marc et Marcellin, ébranlés par les larmes de leur père, de leur mère, de leurs femmes et de leurs enfants, commençaient à faiblir. Cette nouvelle affecta profondément Sébastien. En hâte, il se dirigea vers la prison et par ses paroles leur redonna courage et confiance. A peine avait-il achevé de parler que la femme de Nicostrate se jetait à ses pieds. Elle était muette depuis six ans : un signe de croix tracé sur sa bouche par Sébastien lui rendit la parole et elle se mit à professer la foi de Sébastien. Ce que voyant, Nicostrate, soudainement éclairé par l'Esprit Saint, délivra de leurs chaînes Marc et Marcellin et manifesta bien haut qu'il voulait partager leur martyre. La famille elle-même renonça au culte des idoles. Bref, toute l'assemblée déplora son infidélité et demanda le baptême.

Les nouveaux baptisés demeurèrent dix jours dans la maison de Nicostrate. Embrasés de l'amour divin, sous la direction de Sébastien, ils sollicitaient de Dieu la grâce du martyre. Cependant, le délai de trente jours expiré, Chromace manda Tranquillin. « Le sursis que vous m'avez

accordé, déclara celui-ci, a conservé les enfants au père et rendu le père aux enfants. » Le vicaire du préfet ne comprenait point le sens de ces paroles; persuadé que Tranquillin avait réduit la constance de ses fils, il ordonna d'apporter de l'encens afin que Marc et Marcellin pussent sacrifier.

Alors le père se redressa, dissipa les illusions du fonctionnaire impérial, proclama qu'il était lui-même chrétien et raconta le miracle par lequel il avait été guéri des violentes douleurs dont ses articulations étaient atteintes. Chromace, troublé, suspendit l'audience. Le soir, il convoqua Tranquillin et le supplia de lui révéler le remède qui avait procuré sa guérison, car lui aussi souffrait depuis très longtemps de ces mêmes accès de douleurs. « C'est la toute-puissance du Très-Haut qui m'a guéri, répondit le vieillard, et le Christ seul a le pouvoir de vous accorder le même soulagement. »

Averti, Sébastien, accompagné du prêtre Polycarpe, se rendit auprès de Chromace et l'engagea à enlever de sa demeure tous les vestiges du paganisme. Celui-ci y consentit; aussitôt son mal disparut, et toute sa maison ainsi que la plupart de ses nombreux esclaves voulurent être chrétiens. Sébastien servit de parrain à ces quatorze cents convertis.

Donc Sébastien fut un homme de foi agissante: sa parole, ses vertus, ses miracles amenèrent au Christ beaucoup de païens.

Et nous, m. f., que faisons-nous de notre foi ? Est-elle agissante comme celle de notre patron ? La vivons-nous ? la rayonnons-nous ? Car le monde, nous voyant vivre, juge d'après nous l'éducation catholique et la religion elle-même. A chaque moment de la vie, nous sommes un argument pour ou contre Jésus-Christ.

« Chacun a le devoir de communiquer sa foi à autrui, soit en instruisant et en confirmant les autres fidèles, soit en repoussant les assauts des infidèles » (S. Thomas d'Aquin). — « Tous les fidèles sans exception doivent se dévouer aux intérêts de Dieu et des âmes » (Pie X). — « L'apostolat n'est pas autre chose que l'exercice de la charité chrétienne qui oblige tous les hommes » (Pie XI). De fait, « on ne refait pas les sociétés avec des remèdes et des sacrifices physiques, mais avec des idées. Le peuple souffre dans ses masses profondes d'autre chose que de détresses financières, de la cherté de la vie, du chômage et des maladies qui le conduisent à l'hôpital. Fait qu'il est pour l'infini, il souffre du mal de Dieu qu'il a déserté et qui lui manque, qu'on lui a pris et qu'il appelle » (Mgr Tissier). Mais, grâce à Dieu, un grand nombre de catholiques communiquent la flamme de leur foi : dans leur milieu ils se font apôtres. Ainsi sont-ils, suivant le mot de l'Apôtre, « un spectacle pour les anges et les hommes » (I Cor., IV, 9).

Pas besoin, m. f., de chercher loin de vous. Oh ! le beau spectacle de tant de familles chrétiennes qui ne pactisent point avec le mal, gardent malgré les difficultés présentes leurs traditions de droiture et de charité, de piété et de zèle ! Oh ! le beau spectacle de ces fonctionnaires, de ces ouvriers, de ces ouvrières qui s'imposent des renoncements afin de pratiquer leurs devoirs religieux devenus pour eux comme un drapeau qu'ils déploient ! Oh ! le beau spectacle de cette jeunesse des cercles d'études, des patronages, des scouts, de toutes les associations catholiques qui n'ont en vue, dit S. S. Pie XI, « ni eux-mêmes, ni leurs avantages privés, mais les intérêts de Jésus-Christ. » (Encycl. *Quadragesimo anno).*

M. f., soyez tous une incarnation totale de votre foi ; placez-la au premier plan de vos préoccupations intérieures. Arrière une foi d'égoïste ! Pratiquez une foi de plein air, avec l'ambition d'y comprendre toute l'humanité.

Homme de foi agissante, Sébastien fut encore un homme de foi triomphante.

II. — *Modèle de foi triomphante*

De jour en jour la persécution devenait plus passionnée et plus virulente. Sébastien, toujours sur la brèche, s'occupait de visiter et d'encourager les chrétiens traqués comme des bêtes fauves. Il ne se doutait pas que Dieu qui avait béni ses travaux allait lui donner la couronne. Or, le voilà convoqué par Dioclétien :

« On vous accuse d'être chrétien, dit le prince, est-ce vrai ? — Oui, répondit l'officier, j'ai toujours cru qu'il y avait de la folie à implorer l'appui d'une pierre inerte que l'homme peut briser impunément. »

A ces mots, l'empereur, bondissant sur son siège, s'écria : « Je vous ai toujours chéri... et voici que vous désobéissez à mes ordres, et insultez les dieux ! — J'ai toujours invoqué Jésus-Christ pour votre salut et la conservation de l'empire, et j'ai toujours adoré le Dieu qui est au ciel. »

Incontinent, Dioclétien décréta sa mort. Et Sébastien, conduit hors du palais impérial, attaché à un poteau, fut criblé de flèches. Grâce à des soins assidus, il recouvra la santé. Sans peine il aurait pu se dérober à la rage des persécuteurs, car tout le monde le croyait mort. Mais le noble soldat voulait verser son sang pour Jésus-Christ. C'est pourquoi, dans l'ardeur de sa foi, il conçut le généreux dessein de se dévouer une dernière fois pour ses frères et de reprocher à Dioclétien sa cruauté envers les chrétiens. Aussi, malgré toutes les instances, il alla se placer sur l'escalier du palais, à l'heure où l'empereur avait coutume d'y monter.

Effrayé par cette apparition inattendue, Dioclétien recula épouvanté ; et interpellant celui qu'il prenait pour un fantôme : « N'êtes-vous pas Sébastien, que je condamnai, il y a peu de temps, à être percé de flèches ? — N.-S. Jésus-Christ m'a rendu la vie ; je viens en son nom vous reprocher

tous les maux dont vous accablez les chrétiens. » Ecumant de colère, l'empereur ordonna d'arrêter l'insolent qui venait réveiller ses remords et de le mener à l'hippodrome, où il fut assommé à coups de bâton ; alors l'âme de Sébastien s'envola au ciel recevoir la palme si chèrement gagnée.

Ah ! m. f., quel modèle de foi triomphante ! Le grand mal de notre époque, c'est de manquer de cette foi courageuse. Notre-Seigneur a dit : « Celui qui rougira de moi devant les hommes doit s'attendre à ce que je rougisse de lui devant mon Père qui est aux cieux. Celui qui se sera proclamé mon fidèle ami devant les hommes, peut être assuré que je me proclamerai également son fidèle protecteur devant mon Père céleste. » (Math., x, 32).

Or, parmi les adversaires de notre foi, l'un des plus répandus et des plus dangereux est le respect humain, c'est-à-dire cette estime de l'homme préférée à l'estime de Dieu.

Alors que des hommes et des femmes témoignent chaque jour une grande énergie au travail, supportent vaillamment les épreuves et affrontent même des risques quand il faut défendre ou accroître leurs biens, acquérir de la réputation, parvenir à de hauts emplois ou simplement se procurer du plaisir, les mêmes personnes se laissent gouverner par le respect humain dès qu'il s'agit de pratiquer leur foi.

Triste état d'âme que celui de préférer, de servir, ou de craindre les hommes plus que Dieu ! Car renoncer aux pratiques de la foi, par peur, est vraiment indigne d'un chrétien. N'est-ce pas une abdication de ses titres et de ses droits ? Il ne se souvient plus que le baptême l'a fait le fils adoptif de Dieu, le frère de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit. N'est-ce pas une inconséquence qui lui causera préjudice ? Comment celui qui compte avec tant d'exactitude, quand ses intérêts d'ici-bas sont en jeu, commet-il la grave erreur de calcul d'exposer son éternité à la damnation ? N'est-il pas un insensé, celui qui par peur du qu'en dira-t-on sacrifie l'essentiel à l'accessoire ?

M. f., soyez ce que vous êtes : il y a une légitime fierté à ne pas craindre les conséquences que peut avoir pour nous la profession d'une foi audacieuse. Au lieu de nous plier à toute opinion et à des certitudes élastiques, selon les circonstances et les hommes, ayons une notion précise de nos droits et de nos devoirs, et que rien ni personne ne l'altère. Un catholique n'a pas à se faire tolérer. Il amoindrit la noblesse de sa religion, si pareil sentiment le guide.

Sur l'une de nos montagnes, une très modeste chaumière de paysans recevait la visite d'un des puissants du jour. « Vous êtes pauvre, disait ce dernier au père de famille, je me charge de renouveler vos provisions épuisées. J'obtiendrai des faveurs pour vous et vos enfants, à une seule condition : c'est que vous vous unissiez par vos votes à ceux qui favorisent les ennemis de la religion et que vous donniez à vos enfants l'éducation sans Dieu. — Gardez votre argent, répondit le paysan, mon âme et celle de mes enfants ne sont pas à vendre ! J'aime mieux vivre pauvre que m'exposer aux châtiments divins. »

Aussi bien, chrétiens, soyez sûrs qu'une capitulation ne vous conciliera point la confiance de ceux que vous redoutez.

Soyez ce que vous êtes : étayez votre foi en vous enrôlant dans les divers groupements catholiques. La vertu des voisins stimule la nôtre ; l'association des zèles et des charités renforce les convictions et les élans. Ainsi vous tuerez le respect humain et vous aurez le respect de la terre et l'approbation du ciel ; en un mot, comme celle de Sébastien, votre foi sera triomphante.

* *

Je me résume. *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei :* comme le soleil resplendit, ainsi, par sa foi agissante et triomphante, S. Sébastien brille dans l'église de Dieu. En conséquence, il doit être par vous imité dans la fidélité à remplir les devoirs imposés par la foi. « La France, disait quelqu'un, est belle à voir dans un prochain avenir ; une génération se forme... elle se présente pure, pleine de force, enthousiaste dans la foi. »

Soyez de cette génération, vous tous et chacun de vous. Puisse S. Sébastien donner de l'efficacité à mes paroles ! Vous l'invoquez pour guérir les douleurs de votre corps ; priez-le pour qu'il daigne aussi vous débarrasser des douleurs de votre âme, je veux dire de cette foi languissante, de ce respect humain. Priez-le pour qu'il vous fasse comprendre la nécessité de vivre votre foi : lors donc que Dieu vous demande de croire, il vous demande d'assujettir votre intelligence, votre volonté à la sienne, d'abdiquer votre indépendance d'esprit, de renoncer à vos sens, de laisser lier votre conduite par sa parole.

Agissant de la sorte, vous honorerez excellemment votre illustre patron et vous vous préparerez une couronne de gloire pour l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT

(22 janvier)

LA VIE VRAIMENT CHRÉTIENNE

Chers Messieurs,

Vous êtes venus ce matin pour offrir vos hommages à S. Vincent et vous mettre sous sa protection. Vous avez bien fait. Je vous invite à ne pas vous en tenir là : à considérer que vos hommages lui agréeront, que sa protection vous sera assurée si surtout vous vous engagez à le prendre pour modèle.